

## MORALE.



## A PROPOS D'UN PROVERBE.

Il existe d'abominables adages; on les a entendus; sans réfléchir à leur profonde immoralité, on les répète, on s'en sert même pour se justifier, On se croit au-dessus du remords, quand on peut s'appuyer sur un de ces proverbes que répète la prétendue sagesse des nations. On éprouve je ne sais quelle lâche vanité à conformer ses actes à une de ces fausses maximes; et si la conscience s'éveille, on l'endort par de mensongères paroles: le cœur, perdant, petit à petit, le sens moral, s'habitue à ces décevantes approbations.

C'est ainsi, Mesdemoiselles, que j'entends sans cesse, je l'avoue à la honte de notre société, répéter que « *La fin justifie les moyens.* » C'est la maxime favorite de tous ceux qui se placent au-dessus des vulgaires soucis de l'honneur et de la probité.

Celle-ci veut arriver à la fortune; pour ce faire, il faut suivre des voies tortueuses. Qu'importe! elle prétend que, riche, elle fera un si noble usage de la richesse! La fin justifiera les moyens. Elle sera sortie de la ligne droite, c'est vrai; mais, plus tard, la pauvreté la bénira. Elle aura, il est vrai encore, pour atteindre ce noble but, laissé tomber sur une femme une calomnie dont sa réputation a eu à souffrir; mais, au jour du succès, on effacera doucement cette petite tache, et, s'il le faut, ô comble de magnanimité, on confessera publiquement ses torts!

La mère d'Elise est malade: ce serait pour elle une grande joie de voir sa fille couronnée au grand jour des récompenses; peut-être même cette joie rétablirait une santé qui, pour refleurir, ne demande qu'un peu de bonheur... Mais, hélas! Élise a été paresseuse; un peu d'adresse suppléera au travail. Le cahier de la studieuse Marie est ouvert; pleine de confiance, elle a abandonné un instant sa copie. Vite, Élise s'en empare, elle en prend les bonnes parties: Élise a le prix. Mais c'est un vol! direz-vous peut-être. Élise répète tout bas: « *La fin justifie les moyens; ma mère est heureuse...* » Il est vrai que celle de Marie se désole et qu'elle répète: « Je le vois bien, malgré son ardeur au travail, ma fille n'arrive pas; je la retirerai de pension, et sa vie se bornera à de plus modestes espérances. » C'est une destinée brisée dans sa fleur.



Le voleur qui dérobe un mouchoir est-il plus coupable qu'Élise? Quand il cherche la fortune par le crime, ne peut-il pas à son tour dire : Je serai si honnête, si vertueux, si charitable, que, tranquille dans cette vie d'expiation, je ferai oublier, j'oublierai moi-même, les moyens que j'ai employés pour parvenir à cette fin bienheureuse.

Mais, sans pousser les choses jusque-là, ce qui m'étonne c'est que les personnes qui adoptent l'adage que je repousse, espèrent tromper tout ce qui les entoure et arriver au bonheur qu'elles poursuivent, en conservant leur réputation pure et intacte... Elles se croient si fines! si déliées!

J'ignore, Mesdemoiselles, si ce que je vais dire est vrai pour la vie des hommes; je le pense, parce que je n'admets pas qu'il y ait deux morales; mais je n'ai jamais vu la finesse être estimée de personne.

Ajoutons vite que cette prétendue qualité n'obtient même que très-rarement des succès réels; la lumière se fait dans toutes les petites intrigues! et sachez que, du jour où vous passerez pour fine, vous rencontrerez dans les choses les plus simples des résistances étranges et imprévues, parce qu'alors on se méfiera de vous. L'oiseau de proie a beau se glisser sous les feuilles, toute la gent emplumée s'ameute, pousse des cris et signale sa présence. Vous verrez de même, peu à peu, se liguier contre vous toutes les connaissances de votre famille. M. le marquis de Bièvre, si célèbre, au siècle passé, par ses innombrables calembours, un jour, étant à table, demandait des épinards (vous connaissez l'anecdote?). Tout le monde le regarde; les convives s'interrogent de l'œil... M. de Bièvre redemande des épinards... Même silence. Il se fâche; on rit... Enfin, son voisin lui dit : « Par ma foi, je donne ma langue aux chiens; il est trop fort, je ne comprends pas celui-là! » Eh bien! de même que l'on ne s'imaginait pas que le marquis pût prononcer un mot sans laisser tomber un calembour, de même, en tous vos actes, en toutes vos paroles on cherchera la finesse d'une intention cachée. On vous fuira comme un abîme sous des fleurs.

Lorsque l'illustre Mornay alla négocier avec Élisabeth d'Angleterre, malgré toutes les difficultés de sa mission, il obtint le succès le plus complet. Grand étonnement de la part des politiques; à son retour, on le complimente, on l'interroge. « Comment avez-vous fait? qu'avez-vous dit? quelle ruse avez-vous donc inventée, vous, le puritain par excellence! » — « J'ai dit ce que désirais; les ministres anglais ont cru que je cachais d'autres désirs, ils se sont alors hâtés de m'accorder ce que je voulais, et je suis revenu les laissant très-étonnés. Voilà toute mon histoire. » — Avouez que c'est bien la peine d'être fin pour être mené si rondement par



la loyauté dans toute sa franchise ! Eh bien ! soyez sûres, Mesdemoiselles, que vingt-cinq fois sur trente il en arrivera ainsi, lorsque la loyauté et la finesse négocieront.

Et puis on commence par être fin, on finit par être faux ; la vie honnête devient impossible, pour les femmes surtout, réduites alors à faire leur société de natures peu délicates déjà frappées de réprobation. Regardez autour de vous : ne rencontrez-vous pas de pauvres créatures entrées, par cette voie, dans un petit monde tout plein de médisances, effroi de tous les honnêtes gens ?

Soyez franches et loyales, Mesdemoiselles. Jeunes filles, votre mère et votre père, dans leur sage expérience, veilleront pour vous. Jeunes femmes, ennoblies et respectées par votre réputation de sincérité, laissez le soin de votre destin à celui qui, ayant la force, aura la prudence, et que vos enfants honorent votre mémoire par ces paroles que le moyen âge a gravées sur quelques tombes : « C'était une femme de bonne action et de véridique parole. »

M<sup>me</sup> DE WATTEVILLE.

---

## HISTOIRE.



### RENÉ.

*(Explication de l'énigme historique.)*

René, fils puîné de Louis, duc d'Anjou et roi des Deux-Siciles, naquit à Angers, le 10 janvier 1408. Sa mère, Yolande d'Aragon, était, disent les chroniqueurs, la plus vertueuse, la plus sage et la plus belle princesse qui fût dans la chrétienté.

A l'âge de dix ans, René fit ses premières armes sous les ordres de son oncle, le cardinal de Bar. L'enfant se montra si ferme, il charma si bien son oncle par l'exquise douceur de ses paroles et de ses manières, que celui-ci lui assura en héritage le beau duché de Bar. Le cardinal trouva que c'était trop peu encore, il lui fit, le 14 octobre 1420, épouser, à Nancy, Isabelle, fille unique de Charles II, duc de Lorraine. Le marié avait douze ans, et la mariée n'était pas encore arrivée à son onzième printemps. Singulier mariage et singulier temps, où de tels mariages étaient possibles !

Après cette union, qui donnait une si belle province à René, on lui



fit reprendre ses études. Il passa bientôt pour une merveille. La poésie, la peinture, la musique lui étaient familières; ce qui ne l'empêcha point d'apprendre à bien jouer de l'épée : au siège d'Orléans, il se fit remarquer à côté de Jeanne d'Arc.

Le père d'Isabelle étant mort en 1430, son neveu, le comte de Vaudemont, appuyé sur le duc de Bourgogne, revendiqua la Lorraine. Après une de ces batailles que la jeunesse veut livrer quand les vieux capitaines parlent de prudence, René, vaincu, blessé, fut jeté captif dans la tour de Dijon, où il demeura six mortelles années, ayant pour seules consolations ces arts, « amis des hommes », comme disaient les anciens, que les grands négligent, comme si le malheur ne devait jamais toucher à l'échafaudage de leur fortune.

« La tour, a dit un écrivain, était attenante au château des ducs de Bourgogne, qui renfermait une bibliothèque; René, chaque jour, obtint la permission d'y aller penser... Au jour tombant, il chantait sur sa viole de mélancoliques ballades, dont il avait composé les vers et la musique... Bientôt, il se rappela les leçons de Jean de Bruges, ce peintre primitif, contemporain du Perugin et de Léonard de Vinci; il broya la couleur et prit le pinceau pour orner les vitraux ainsi que les marges des missels de l'église. Jusqu'à la révolution de 93, qui brisa tant de souvenirs du passé, ses armes et son portrait brillèrent sur les rosaces de la Chartreuse de Dijon et sur les fenêtres gothiques de la chapelle ducale. »

Ce fut dans cette prison, embellie par les arts, qu'il apprit la mort de son frère aîné et qu'il fut salué roi de Provence et de Sicile. Isabelle, au nom de son mari, entra en possession de cette double couronne; mais René ne vit ses fers tomber qu'en février 1437. Il vola à Naples pour défendre ce royaume, attaqué par Alphonse d'Aragon. Assiégé dans sa capitale, il la défendit avec une rare bravoure; mais, trahi, il fut trop heureux de pouvoir gagner la Provence, qu'il devait rendre si fortunée ! Rappelé à Naples une seconde fois, il ne fut pas plus heureux; il revint, et il peignait dans son château d'Aix, lorsqu'on lui annonça que la dernière forteresse qui, en Italie, gardait son drapeau, venait de se rendre; il poussa à peine un soupir et continua la peinture commencée.

Alors commence un règne qui n'a pas peut-être son second dans l'histoire : René appelle les savants autour de lui; il établit des collèges, fonde des bourses gratuites, encourage tous les arts, et donne à son peuple les goûts les plus nobles et les plus purs. Il s'occupait avec délices de ses jardins : « Dans les loisirs de son gouvernement, il bêchait ses plates-bandes



et greffait lui-même ses arbres fruitiers. Il disait alors aux princes et aux ambassadeurs qui le venaient visiter : « Qu'il aymoît la vie rurale sur toutes autres, pource que c'estoit la plus seure façon et manière de vivre, et la plus loingtaine de toute terrienne ambition. »

Il perdit sa chère Isabelle ; sa douleur fut d'autant plus affreuse que la mort l'avait déjà bien souvent éprouvé : il avait pleuré déjà sur six de ses enfants, et le sort de trois qui lui restaient fut misérable. Après trois années de veuvage, il consentit à épouser Jeanne de Laval, qui fut pour cet excellent prince aussi bonne qu'avait été Isabelle.

Quand Louis XI le dépouilla traîtreusement de l'Anjou, René, un instant, sentit remonter à son front la colère du vieux guerrier ; puis, « Allons, dit-il, que le vouloir de Dieu soit faict ; il m'a tout donné, et me peult tout oster, à son plaisir ! » Il mourut à l'âge de soixante-douze ans, le 10 juillet 1480. René a laissé en Provence la plus noble et la plus douce mémoire. Les malheurs même dont cet excellent prince fut frappé ont donné à son nom quelque chose de si touchant et de si sacré à la fois, que l'esprit ne peut jamais, sans une vive émotion, songer au *bon roi René*.

L'Anjou et la Provence lui ont érigé des statues. Ces monuments ont été élevés trois siècles et demi après sa mort. Heureux les princes dont les peuples gardent si fidèlement la mémoire ! G.

---

## LITTÉRATURE RUSSE.



### LA SOURCE ET LA CASCADE.

(FABLE.)

Une cascade écumante et superbe  
De rocher en rocher roulait avec fracas.  
En légers filets d'or, tout doucement sous l'herbe  
Une source coulait plus bas  
Son onde salubre, Esculape en fait cas.  
La cascade orgueilleuse à la source s'adresse :  
« La foule sur tes bords aime à porter ses pas,  
« Et pourtant je ne conçois pas  
« D'où vient qu'à toi l'on s'intéresse ;



« Comment ton lit étroit, ton maigre filet d'eau,  
 « Qui ne vaut pas même un ruisseau,  
 « Peuvent-ils t'attirer de si nombreux convives ?  
 « Où donc est la beauté de tes ondes chétives ?  
 « Moi ! l'on doit m'admirer, j'ai de la majesté,  
 « Car je suis une autre merveille !  
 « — Au voyageur tu romps l'oreille,  
 « Répond la source, et moi je lui rends la santé. »

KRILOFF.

Traduit par M. J. L'Hermette.

---

## MŒURS ET COUTUMES.



### LES BOHÉMIENS.

Ces hommes errants, que nous connaissons sous le nom de *bohémiens*, ont reçu beaucoup d'autres dénominations dans les pays où ils ont passé. Ils ont été appelés gitanos, Égyptiens, zingari, etc. On leur a attribué un grand nombre d'origines différentes. Les uns ont dit que c'était une horde de Tartares ; d'autres les ont pris pour des Mameloucks, enfin pour des Indiens parias. Ce qui paraît une chose évidente, c'est qu'ils sont originaires d'Orient. Ils arrivèrent en Europe au quinzième siècle. Depuis quatre cents ans, ils errent parmi nous ; mais ni le climat, ni l'exemple, ni le temps, n'ont opéré le moindre changement dans leurs mœurs ou dans leur personne, et leurs traits conservent encore aujourd'hui un type particulier.

En général, les bohémiens ont la taille svelte et bien proportionnée, le visage ovale, la bouche parfaitement dessinée, les dents blanches, le nez aquilin, les yeux grands et vifs. Ils sont très-vains de leurs longs cheveux noirs. Leur teint est extrêmement basané, mais peut-être est-ce moins une disposition naturelle que l'effet d'un soin très-singulier de leurs mères : pour embellir les enfants, ou pour leur conserver la santé, elles les frottent d'une graisse couleur de suie et les exposent ainsi près du feu ou à l'influence d'un soleil ardent.

« La régularité de leurs traits n'empêche pas la plupart des bohémiens d'avoir un air hagard et stupide, un regard féroce, une physionomie basse. » Malheureusement cette physionomie porte souvent l'empreinte



de leur caractère. S'il faut en croire les auteurs qui en ont parlé, les bohémiens sont non-seulement pétulants, grands babillards, irrésolus; mais encore fort enclins au vol, parjures envers tout le monde, même envers leur propre caste, incapables de tout sentiment de reconnaissance, et ne répondant aux bienfaits que par la plus insigne ingratitude. La crainte les rend quelquefois servilement complaisants, mais ils sont cruels quand ils s'imaginent n'avoir rien à redouter. Le désir de se venger peut les porter aux résolutions les plus désespérées, et leur violence est telle, qu'on a vu, parmi eux, une mère prendre son fils par les pieds pour en frapper l'objet de sa colère, acte de frénésie d'autant plus remarquable que les bohémiens adorent leurs enfants.

Ces espèces de barbares semblent se faire gloire de cette disposition à la fureur. Ils se plaisent à faire les tapageurs et les querelleurs en public. Ils se menacent entre eux, s'insultent; les femmes hurlent, les enfants ne font pas moins de bruit. Après quelques instants de combat simulé, et quelquefois sans que personne intervienne, chacun des adversaires se retire de son côté, d'un air aussi fier que s'il venait de se distinguer par des faits héroïques.

Par suite de cet esprit d'ostentation, les bohémiens aiment beaucoup la parure. Lorsqu'ils peuvent se procurer de beaux vêtements par don, par achat ou par vol, ils ne manquent pas de s'en rendre maîtres, et, du moment qu'ils les possèdent, ils s'empressent de les mettre, sans songer si ce qu'ils viennent d'acquérir convient au reste de leur habillement, et sans s'inquiéter s'ils sont alors sans chapeau, pieds nus, ou bien avec du linge en lambeaux. Le vert est une couleur qui leur plaît beaucoup, mais ils ont une telle prédilection pour un habit rouge, qu'on ne peut se montrer ainsi vêtu à leurs regards sans être entouré d'une foule d'entre eux de tout âge et de tout sexe. La possession d'un pareil habit, surtout s'il est orné de broderies d'or et d'argent, leur inspire une morgue sans égale. Si, pour compléter leur magnificence, ils ont une paire de bottines jaunes à la hongroise, garnie de ses éperons, ils ne font plus un pas sans se regarder marcher avec admiration.

Les bohémiennes montrent encore plus de mauvais goût, car elles poussent la bizarrerie jusqu'à revêtir le costume des hommes, non pas complètement, mais en partie. Ainsi, l'une porte un chapeau, l'autre une redingote, celle-là un pantalon, celle-ci un gilet. Quelquefois on leur voit sur la tête un bonnet de parade, tandis qu'elles sont à peine couvertes.

Elles se marient fort jeunes, et il faut avouer que la difficulté de monter



un ménage ne doit pas arrêter les bohémiens qui ont des projets d'hymen. Il arrive souvent qu'une femme de douze ans et un mari de quatorze n'ont pas une demeure le jour de leur mariage. Mais ils appellent leurs parents; on plante des piquets, on les garnit de fascines, la boue sert de ciment, les roseaux suppléent aux ardoises; ensuite chaque cousin apporte un meuble de sa profession, et voilà les nouveaux époux logés et meublés en vingt-quatre heures. Ces meubles consistent ordinairement en une marmite de terre, un couteau et une cuiller; mais cette simplicité, imposée par la nécessité, n'empêche pas les bohémiens d'aimer beaucoup l'argenterie, et surtout les gobelets d'argent. Comme ils ne se procurent pas facilement un pareil trésor, quand ils l'ont acquis, ils l'ensevelissent sous l'âtre de leur hutte, de crainte qu'on ne le leur enlève.

Leurs repas de noces doivent être peu appétissants pour d'autres que pour eux, car on prétend qu'ils ont des mets tout particuliers. La boisson qui leur paraît préférable est l'eau-de-vie, parce qu'elle les enivre plus vite que toute autre, et que leur plus grand plaisir est de s'enivrer. Ils regardent comme les jours les plus heureux de leur vie ceux où l'ivresse leur a fait perdre la raison et la mémoire. Point de fête qu'ils ne célèbrent sans eau-de-vie; et c'est alors qu'il faut les entendre crier, ou plutôt hurler, pour célébrer la félicité dont ils s'imaginent jouir. Le tabac peut seul, à leur avis, procurer un plaisir aussi délicieux, aussi fument-ils comme des fashionables. Avec un pareil régime, leur santé devrait éprouver de fréquents dérangements, cependant elle est très-solide. Ils gagnent rarement les maladies épidémiques des pays où ils passent; on ne trouve pas parmi eux de rachitiques, et la cécité, ainsi que les autres infirmités corporelles, leur sont presque inconnues. Il semble que pour eux l'avantage de vivre toujours à l'air supplée à tous les soins prescrits par l'hygiène. L'existence des bohémiens est ordinairement fort longue. Ils n'ont presque jamais recours aux médecins et se fient à leur bonne constitution. Le seul remède qu'ils emploient est de mettre un peu de safran dans leur soupe, ou de se saigner. Lorsqu'ils s'aperçoivent que leur maladie est dangereuse, ils s'abandonnent aux plaintes et aux lamentations; car ces hommes, qui nous semblent si misérables, tiennent beaucoup à la vie, et le suicide est un crime qui leur est inconnu. La mort de l'un d'eux est aussitôt suivie des lamentations les plus excessives. Les cris et les pleurs redoublent aux enterrements, qui n'ont rien de particulier, parce que les bohémiens, dépourvus de toute religion, se conforment avec insouciance aux pratiques du pays où ils passent.



Leur chef, qu'ils nomment *waywode*, mot esclavon, est élu dans une assemblée tenue en plein champ. En général, on préfère celui qui est le mieux vêtu et d'une plus forte stature. On l'élève trois fois en l'air, au bruit des acclamations. La même cérémonie a lieu pour sa femme. Il reçoit ensuite des présents. Pour marque de sa dignité, il a un grand fouet qui lui pend sur les épaules. Son air et sa démarche indiquent que sa tête est occupée de l'idée de sa grandeur et de son mérite. Chaque fois qu'un bohémien revient chez lui chargé de butin, il est obligé d'en donner connaissance à son chef, qui a droit à une part des objets volés. C'est ce qui forme tout le bénéfice de sa charge.

Les bohémiens sont divisés en deux classes : la première se compose de ceux qui exercent quelques métiers dans les villes ; la seconde de ceux qui errent dans la campagne par bandes de cinquante à soixante familles, portant sur un chariot tout ce qu'ils possèdent, couchant sous une tente dont ce chariot fait la charpente, ou bien sous des arbres et particulièrement des saules, pour lesquels ils ont une singulière prédilection. Sous ces abris, ils s'occupent à fabriquer des agrafes, des croix, des boutons, des brosses, des cages, des vans, des épingles, pendant que quelques bestiaux broutent autour d'eux l'herbe des champs et leur fournissent le lait dont ils détrempent la farine de maïs qui les nourrit. Le métier qu'ils exercent le plus volontiers est celui de forgeron. Il paraît que ce goût pour le travail du fer leur a été particulier dès les plus anciens temps. Il y en a aussi qui raccommodent les vieux chaudrons, et qui font des bagatelles en cuivre et en étain. Une autre branche d'industrie à laquelle ils s'adonnent est le maquignonage, qui, non-seulement leur procure une honnête existence, mais les enrichit quelquefois. Il y a des exemples de bohémiens qui ont possédé de cinquante à soixante-dix chevaux. En général, ils ont l'agriculture en aversion, et préfèrent souffrir la faim plutôt que de suivre la charrue.

Quant à l'état militaire, leur étourderie les rend incapables d'exercer une profession où les moindres fautes peuvent avoir des conséquences si graves. Voici un trait propre à faire juger de leur inconcevable imprévoyance.

En 1557, on fut obligé d'avoir recours à eux, pour défendre un château. Ils combattirent avec tant de courage que l'ennemi fut contraint à reculer. Alors, tout fiers de leurs succès, ils se mirent à crier : « Allez, « malheureux ! rendez grâce au Ciel de ce que la poudre et le plomb nous « manquent ; sans cela c'était fait de vous. » Il est inutile de demander si les impériaux revinrent à la charge, et quel fut le résultat de cette seconde attaque.



Quant aux bohémiennes, quoiqu'elles négligent de laver leur linge et de raccommoder les vêtements de leur famille, quoique leurs occupations se bornent ordinairement à fumer, à dormir, à manger et à préparer les aliments de leurs maris, comme ceux-ci ne pourvoient pas à la subsistance de leurs femmes, et que ce sont elles, au contraire, qui ont soin de leur procurer de la nourriture, surtout pendant l'hiver, elles se trouvent forcées de vaincre leur paresse et d'exercer quelque industrie. Ainsi les unes font le commerce de vieux habits, les autres fabriquent et vendent des balais. Leur talent pour la danse leur vaut aussi des contributions, ou bien elles mendent de porte en porte.

Tout le monde sait que les bohémiennes font métier de dire la bonne aventure; mais il est singulier que les vieilles seules passent pour avoir la faculté de prédire l'avenir. Il y a pourtant des exceptions à cette règle, et l'on a vu des hommes même posséder un pareil don.

A la science de la chiromancie, les bohémiennes joignent, ainsi que leurs maris, le talent de guérir les bestiaux malades, de découvrir les objets volés, d'employer différentes sortes de remèdes auxquels elles attribuent les vertus les plus efficaces. Ces remèdes consistent principalement en racines et en amulettes, composées de pâte sans levain, qu'elles chargent de figures bizarres et font sécher ensuite. Elles vendent aussi certaines petites pierres regardées comme des talismans qui portent bonheur. En Allemagne et dans le Banat, le peuple les achète avec empressement.

Les fermiers de la Souabe et de la Bavière ont recours aux bohémiens comme à des médecins, tant pour eux-mêmes que pour leur bétail. Si une vache refuse de manger, on soupçonne sur-le-champ qu'il s'agit de quelque maléfice. La bohémienne appelée se rend à l'étable, fait retirer tout le monde, reste seule avec la bête malade et la guérit en quelques minutes. Voici comment elle s'y prend pour imposer au pauvre fermier. Pendant que les bestiaux broutent en plein champ, elle a profité de l'absence du bouvier pour attirer à part une vache dont elle a frotté le museau avec quelque composition d'une odeur fétide. Dès ce moment, l'animal refuse de manger. Tout le sortilège de la bohémienne consiste à enlever du museau de la vache la matière dont elle l'avait enduit quelques jours auparavant; alors l'odorat est rétabli, et l'animal prend avec avidité la nourriture qu'on lui présente.

Les bohémiens ne montrent pas moins de fourbe dans les métiers qu'ils exercent. Par exemple, voici une des ruses dont leurs maquignons font usage, en Hongrie, pour faire paraître un cheval vif et dispos. Celui qui le



conduit en descend à une certaine distance du lieu où il veut le vendre, et le fouette à outrance. Alors il remonte. Le pauvre animal, qui se rappelle les coups qu'il vient de recevoir, saute et caracole à la moindre menace. L'acheteur, s'imaginant que cette vivacité factice est naturelle à l'animal, conclut le marché.

Quoique les bohémiens entendent et parlent la langue du pays qu'ils habitent, ils ont cependant un langage particulier dont ils font usage entre eux ; mais ils n'ont point d'écriture qui leur soit propre pour exprimer ce langage ; d'ailleurs, il est rare de trouver un bohémien qui sache écrire et même lire.

Ces espèces de sauvages, si vicieux et si abrutis, sont pourtant capables de quelques bons sentiments, et montrent de la disposition pour les arts. Si, dans leurs ouvrages, ils ne dépassent pas un certain degré de perfection, c'est qu'ils manquent d'instruments. Ils font des progrès extraordinaires dans tout ce qui dépend de la mémoire et de l'imagination. Ils improvisent des vers comme de la musique, et leurs chansons offrent une simplicité pleine de charme. Leurs ménétriers ont dans la tête une quantité prodigieuse d'airs turcs, grecs, moldaves, polonais, allemands ; leurs concerts, qui consistent dans l'accord d'un violon, d'une mandoline et de deux flûtes, font le plus grand plaisir à entendre. Une jeune bohémienne de quatorze ans s'était rendue si fameuse sur le violon, que les meilleures maisons de la Hongrie la faisaient chercher à vingt et à trente lieues à la ronde.

Nous venons de dire que les bohémiens sont susceptibles de quelques bons sentiments. Celui qu'ils portent à un plus haut degré, c'est un amour extrême pour leurs enfants. Malheureusement, cette tendresse mal entendue n'a pas pour résultat l'amélioration de leur caste, puisque dans le temps même où les petits bohémiens montrent des défauts et des vices, ils se voient caressés, flattés par leurs parents. Jamais ils ne reçoivent aucun châtiment, jamais on ne pense pour eux aux instructions de l'école ; rarement ils apprennent un métier, si ce n'est que le père leur fait souffler le feu de la forge. Ils l'aident aussi à laver l'or, s'il est orpailleur. On se prévaut de cet amour extrême que les bohémiens portent à leurs enfants pour les forcer de payer leurs dettes. Dans les lieux où de pareilles violences sont possibles, le créancier s'empare du fils de son débiteur, et celui-ci n'épargne rien pour retirer ce gage. Cependant, triste suite d'une éducation vicieuse ! ces fils idolâtrés montrent presque toujours une extrême ingratitude.

Les soins de l'autorité auraient dû suppléer à la négligence des parents ;



mais, pendant bien longtemps, on n'a rien fait pour instruire et corriger les jeunes bohémiens, pour les dégoûter de leur vie vagabonde. L'impératrice Marie-Thérèse a donné, à leur égard, des règlements qui n'ont jamais été mis en vigueur.

Quand on s'est occupé d'eux, ç'a été pour les soumettre à des traitements abominables. Par exemple, dans le palatinat de Presbourg, tous les enfants bohémiens au-dessus de cinq ans furent enlevés à leurs pères, pendant la nuit du 21 décembre 1773, pour leur donner, disait-on, une éducation qui en fit des hommes ordinaires. Il est facile de se représenter à quelles scènes de désolation donna lieu une semblable mesure.

Cette cruelle persécution n'est pas la seule et la première que ces malheureux aient eu à subir. En Moldavie, on les a forcés à remplir les fonctions de bourreau. La Hongrie et la Transylvanie sont les seuls pays dont ils n'aient pas été chassés par un arrêt. En Espagne, ils l'ont été en 1492; chez nous, sous le règne de François I<sup>er</sup>; de Milan et de Parme, en 1572; d'Angleterre, sous Henri VIII; de Danemark et de Suède, en 1662; de Pologne, en 1578; de Hollande, en 1582; enfin, c'est en Allemagne qu'on a lancé contre eux le plus de sentences d'exclusion.

On peut se faire une idée de l'état misérable des bohémiens, ainsi poursuivis de pays en pays, d'après les faits suivants. S'il faut en croire la tradition, plusieurs d'entre eux, des femmes surtout, ont été brûlés sur leur propre demande, fatigués qu'ils étaient de leur affreuse existence. Il n'y a pas un grand nombre d'années qu'un bohémien fut frappé de coups de fouet et conduit sur la frontière du pays où il se trouvait, avec menace d'être pendu, s'il y paraissait de nouveau. Quelques jours après, ce malheureux éprouva le même sort dans un autre endroit, et ensuite dans un troisième. Désespéré, il retourna à son premier gîte, et demanda qu'on mît en exécution la sentence rendue contre lui.

On ne regardait pas même toujours les bohémiens comme des créatures humaines. A une partie de chasse d'une petite cour allemande, on ne fit aucune difficulté de tuer, comme des bêtes fauves, une bohémienne et l'enfant qu'elle allaitait.

Si misérable que soit la race des bohémiens, elle est cependant fort nombreuse. Leurs hordes sont répandues sur toute la terre. L'Amérique semble être la seule partie du monde où ils ne soient pas encore connus.

AN. SURVILLI.



## RÉCRÉATIONS.

M<sup>lle</sup> SERVAN.

( Fin. )

En partant, M<sup>me</sup> de Vineuil avait fait craindre à M<sup>lle</sup> Servan la visite judiciaire qu'elle venait de recevoir; elle lui avait dit aussi qu'elle eût à se méfier de Sylvine et à avoir confiance dans la protection cachée, mais vigilante, de M. Vernier. Il n'y avait donc rien de changé jusqu'ici, rien d'imprévu dans la situation. Il était important pour Marie de le constater, car M<sup>me</sup> de Vineuil, après de longues hésitations, au dernier moment du départ, avait déposé en ses mains un pli soigneusement cacheté, en lui disant : « Dans le cas où votre liberté serait menacée, dans le cas où vous pressentiriez que l'on pensât à vous expulser de cette maison, ouvrez cette lettre... Pour ce que vous ferez après l'avoir lue, je me fie à votre discrétion et à votre probité. »

Que renfermait donc ce papier? quel secret cachait-il? Pourquoi attendre? N'était-elle pas dans un péril assez grand? Abandonnée par M<sup>me</sup> de Vineuil, espionnée par Sylvine, protégée, il est vrai, par M. Vernier, mais protégée en secret, à bas bruit, sans qu'elle pût faire trop de fond sur une bienveillance aussi prudente, n'était-elle pas autorisée à rompre le cachet? Allait-elle donc, dans cette maison isolée et suspecte, allait-elle donc passer seule de longs jours, de longs mois, peut-être? Car qui pouvait prévoir quand M<sup>me</sup> de Vineuil reviendrait? Et cependant cette lettre contenait, peut-être, le secret de l'asile de M<sup>me</sup> de Vineuil. Ainsi elle pouvait la rejoindre, ou, du moins, se débarrasser, en temps utile, d'une périlleuse responsabilité. Il est vrai que Marie avait fait la promesse de ne rompre ce cachet que lorsqu'elle se trouverait dans une situation plus critique : or, comme nous l'avons dit, rien d'imprévu n'était venu la frapper; et, d'un autre côté, pour tout dire, sans qu'elle s'en rendit bien compte, M<sup>lle</sup> Servan s'effrayait alors à la pensée que sous cette enveloppe était peut-être un ordre de quitter Blois, de s'éloigner de M. Vernier, dont elle avait deviné la loyale pensée.

Elle résolut donc de différer, de voir venir les événements. Quant à l'espionnage de Sylvine, elle s'en inquiétait peu; seulement elle s'imposa le devoir de s'assurer, chaque soir, de la fermeture de toutes les portes; en sa qualité de gardienne nommée par M<sup>me</sup> de Vineuil, et



maintenue par la justice, elle s'empara de toutes les clefs, mesure qui parut vivement contrarier Sylvine. Les choses ainsi réglées, M<sup>lle</sup> Servan attendit.

Une nuit, elle crut entendre quelque bruit dans la maison : jetant aussitôt, malgré sa frayeur, un manteau sur ses épaules, elle ouvrit doucement sa porte, écouta, descendit l'escalier, trouva la cuisine ouverte, et, à son grand étonnement, aperçut, dans un petit bûcher donnant dans cette pièce, Sylvine qui, à demi vêtue et une lampe à la main, semblait explorer avec soin tous les coins de ce sombre réduit. La peur s'empara de Marie; mais, bientôt, reprenant son sang-froid en voyant que Sylvine était seule, elle résolut d'observer ce que cette fille faisait ainsi à une heure si avancée de la nuit. Avec le moins de bruit possible, Sylvine examinait attentivement les caisses et les malles dont ce réduit était plein; elle dérangeait les souches de bois qui gisaient çà et là, et portait partout un œil scrutateur. Au bout d'une demi-heure, comme si elle eût été lasse d'une infructueuse recherche, elle éteignit sa lampe, passa, sans la voir, à côté de Marie et regagna sa chambre.

Assurée que Sylvine était recouchée, M<sup>lle</sup> Servan rentra chez elle, remplie d'épouvante et de terreur. Que cherchait donc cette femme, que signifiait le mystère dont elle s'enveloppait? Sans doute, dès que le jour serait venu, s'appuyant sur M. Vernier, Marie pourrait renvoyer Sylvine : mais, d'abord, quel prétexte donner à ce renvoi? et n'y aurait-il pas ensuite légèreté, sinon imprudence, à se confier à une tierce personne? Enfin, Sylvine, dégagée de toute retenue, ne deviendrait-elle pas plus dangereuse encore?

La pensée de la lettre revint alors à la jeune fille. Le péril avait grandi, elle n'hésita plus et rompit le cachet. Cette lettre était une véritable donation, ainsi conçue : « Dans le petit bûcher de la cuisine, à l'angle, à « droite, en entrant, se trouve, à un pied de profondeur, une petite cassette, contenant pour cent mille livres de diamants et de perles. Si je « viens à périr, si ma fille périt avant moi ou avec moi, comme je suis « pressée par les circonstances, et comme d'ailleurs je n'ai aucun attachement pour le reste de ma famille, je vous donne cette fortune à vous, « Marie Servan. Blois, le... Signé : M<sup>me</sup> DE VINEUIL. » Marie mit la main sur son cœur comme pour en étouffer les battements, et tomba sans force sur le bord de sa couchette.

Quoi! cette femme qui vivait d'une façon si parcimonieuse, qui sans cesse se plaignait, comme si la misère eût été à sa porte, cette femme possédait de telles richesses! Sans doute, Sylvine l'avait surprise allant, à



la dérobée, examiner les lieux où elle avait enfoui la précieuse cassette; dès lors tout s'expliquait. Sylvine avait, d'abord, dénoncé sa maîtresse pour l'éloigner, et, maintenant, elle s'était mise à la recherche du trésor que sa cupidité soupçonnait. Mais si Marie gênait cette femme résolue à tout oser, ne la dénoncerait-elle pas, ne la perdrait-elle pas à son tour? Chose facile en ces temps de terreur.

Marie prit son parti avec une résolution virile : poussée plus encore par l'ambition que par la curiosité, elle descendit à son tour dans le bûcher, souleva le bois comme avait fait Sylvine, et, attaquant le sol avec une hachette, elle trouva bientôt la cassette; elle s'en empara d'une main frémissante, reboucha l'excavation, sur laquelle elle répandit de la sciure de bois, et replaça les bûches comme elles étaient auparavant. Toute palpitante et se soutenant à peine, pressant contre sa poitrine le trésor, elle regagna sa chambre. Elle écouta si nul bruit ne s'élevait dans la maison; puis, ne reculant plus devant rien, voulant voir, elle fit, avec des peines infinies, sauter le couvercle. Alors, à l'aspect de ces perles, de ces brillants resplendissants à la pâle lueur de la lampe, s'accomplit dans le cœur de cette malheureuse jeune fille une révolution terrible. L'amour de l'or l'envahit tout entier. Blanche comme une statue, les yeux hagards, les narines ouvertes, les lèvres frémissantes, elle plongeait et replongeait ses mains dans la cassette, en murmurant : « A moi le bonheur ! à moi le bonheur ! Enfin je ne serai plus domestique ! » Pauvre fille ! Elle prenait le maître le plus redoutable de tous : elle adorait le veau d'or.

Quelle fièvre l'agita pendant cette nuit ! Nulle cachette, nul meuble ne lui paraissait assez sûr, assez profond, pour cacher une fortune qui cependant n'était pas encore à elle. Le jour était déjà venu depuis longtemps qu'elle s'endormait à peine.

Depuis quelques instants, elle s'était laissée aller à un sommeil plein de rêves terribles, lorsque Sylvine la réveilla en lui présentant une lettre cachetée de cire noire. Marie, pâle et tremblante, la prit avec une sorte d'épouvante. Elle l'ouvrit. En termes brefs et avec l'expression d'une horreur contenue, la sœur de M<sup>me</sup> de Vineuil annonçait que M<sup>me</sup> de Vineuil et sa fille avaient été massacrées en entrant à Versailles avec d'autres prisonniers qui venaient d'Orléans pour être jugés à Paris... Pas un mot de pitié sur les victimes, tant la peur était grande... Deux ou trois fois de suite Marie lut et relut le fatal billet, sa raison se refusait à croire cette terrible nouvelle... Elle poussa un cri et tomba défaillante dans les bras de Sylvine.



Heureusement cette fille ne savait pas lire ; elle ne s'occupa donc que de soigner M<sup>lle</sup> Servan, qui bientôt revint à la vie. Quoique la secousse eût été forte, elle ne prononça pas un seul mot qui pût révéler la catastrophe. Elle donna la première explication venue à Sylvine, qu'elle congédia ; et, restée seule, elle se mit, avec un sang-froid inconcevable, à réfléchir à ce qui lui restait à faire.

Quoiqu'elle fût peu touchée de la mort de M<sup>me</sup> de Vineuil et de sa fille, l'horreur du coup qui les avait frappées si soudainement remplit d'abord son cœur ; mais aucune larme ne coula de ses yeux, et nulle prière ne sortit de ses lèvres pour celles que Dieu avait si brusquement rappelées à lui ; et bientôt, chose affreuse ! elle fut tout entière livrée à d'autres pensées. La cassette n'était-elle pas là ? N'était-elle pas riche, enfin ? Comme d'exécrables héritiers, elle eut, au fond du cœur, des paroles de remerciement pour la Mort.

Placée dans des conditions ordinaires, guidée par une mère, M<sup>lle</sup> Servan aurait été bonne ; mais, aigrie par la souffrance, devenue envieuse à force d'obéir à des personnes qui ne la valaient pas sous le rapport intellectuel, corrompue par cette infortunée M<sup>me</sup> de Vineuil, qui ne cessait de lui répéter que l'or était tout, Marie avait vu, peu à peu, toutes les vertus s'envoler de son cœur.

Deux routes s'ouvraient à elle : l'une simple, honorable, qui n'exigeait qu'un peu de prudence, consistait à quitter la maison, en annonçant la mort de ses anciens maîtres, et à se fixer dans un petit logement, à Blois, où elle eût attendu soit le retour de son frère qui était aux armées, soit que M. Vernier, donnant suite à ses projets connus, lui fit définitivement la demande de sa main.

L'autre était de s'éloigner pour attendre ce que l'avenir lui réservait. Ce parti, sans raison et sans sagesse, était beaucoup plus difficile à suivre qu'il ne paraissait à Marie, et nous allons bientôt le voir. Mais rester à Blois, où elle s'était trouvée placée dans une situation honorable, mais secondaire, répugnait à son orgueil. S'unir à M. Vernier, depuis qu'elle était devenue riche, lui semblait couper bien à court le roman que son orgueil lui conseillait. Quoi ! elle enfouirait sa vie dans une petite ville de province, dans les obscures préoccupations d'un ménage, avec un homme estimable, qui pouvait percer, sans doute... mais dans combien de temps ? Non ; il fallait un plus vaste théâtre à ses avides espérances. Elle résolut donc de tout préparer pour son départ et de gagner Paris, où, si plus tard M. Vernier pensait à elle, il saurait bien la retrouver.



Ainsi déterminée, elle écrivit un petit billet à M. Vernier, en le priant de passer de suite chez elle, parce qu'elle avait une nouvelle très-importante à lui communiquer. M. Vernier accourut, et Marie lui donna connaissance de la lettre qui lui annonçait la fin tragique de M<sup>me</sup> de Vineuil et de sa fille.

M. Vernier fut consterné. « Votre position, mademoiselle, lui dit-il, est affreuse ! Sans famille, sans appui, loin de votre frère qui ne peut veiller sur vous, qu'allez-vous devenir ?... Ecoutez-moi ; je n'ai pas de fortune, mais je me crois assez fort et assez capable pour parvenir à une position honorable ; M<sup>me</sup> de Vineuil a dû vous dire quelles étaient mes espérances, mon respectueux attachement pour vous... Si un cœur dévoué peut faire votre bonheur, daignez accepter mon nom. Ma vie tout entière sera consacrée à vous rendre heureuse ! » Marie fut émue quelques instants par cette offre généreuse. Mais bientôt son bon ange se voila la face : Marie refusa et déclara qu'elle avait une amie à Paris qui l'appelait près d'elle, et qu'elle allait la rejoindre. M. Vernier insista, pria ; tout fut inutile : le malheur tenait sa victime.

Bientôt les malles furent prêtes. Dans un petit sac, qui ne devait pas la quitter, elle cacha sa fortune, et prit place dans une voiture où M. Vernier la conduisit, les larmes aux yeux : « Adieu, mademoiselle, lui dit-il, adieu... Vous emportez mon bonheur, mais si jamais vous avez besoin de moi, vous me retrouverez... »

C'était de singuliers véhicules que les voitures publiques, à la fin du siècle dernier ! Aujourd'hui que, grâce aux chemins de fer, la distance n'existe plus, et qu'une femme prend, pour voyager, les mêmes vêtements, à peu près, qu'elle adopte pour ses visites, on se ferait difficilement l'idée de la niche basse, étroite et poudreuse, dans laquelle s'engouffraient alors les voyageurs. Un cuir gras et amolli en composait toute la parure, et, au fond de cette boîte, dessous des banquettes éventrées, une paille broyée et salie tenait lieu de parquet. Chaque voyageur, par des raisons d'économie, suspendait à des courroies des paniers pleins de viandes et de fruits, qui exhalaient leurs odeurs mêlées dans cette étroite atmosphère.

C'était dans une de ces exécrables voitures que M<sup>lle</sup> Servan devait faire un voyage qui ne devait pas durer moins de quatre jours, car on ne marchait pas la nuit. Mais Marie était trop agitée pour s'apercevoir de toutes ces misères. Elle avait enfoui dans une espèce de cabas son précieux trésor, et, courbée sous le poids de ses inquiétudes, elle ne songeait qu'à s'éloigner de Blois.



La voiture s'ébranla sous le fouet du cocher, longea le Mail et prit la route de Paris avec une certaine célérité, qui faisait dire aux promeneurs : « Voilà des gens bien heureux, ils vont à Paris ! » Paris a toujours été le rêve et l'espoir de bien des têtes en province. Les chevaux grimpaient déjà, d'un pas tranquille et lent, la première côte, et Marie commençait à s'endormir, heureuse de s'éloigner pour toujours de la capitale de la vieille race, si folle et si corrompue, des Valois, à partir de François I<sup>er</sup> jusqu'à Henri III de sinistre mémoire... lorsque de grands cris se firent entendre derrière la voiture, et bientôt deux hommes à cheval donnèrent l'ordre au cocher de s'arrêter.

Après avoir consulté la liste des voyageurs, ils se firent ouvrir la portière, et, en vertu d'un ordre du Comité révolutionnaire, prièrent Marie, toute tremblante, de vouloir bien descendre. Elle obéit. Ses malles furent déposées sur la route, mises ensuite dans une brouette, qui, ainsi qu'elle, sous la garde des officiers publics, reprit la route de Blois.

Marie se soutenait à peine ; quel danger pouvait la menacer et quelle vengeance la poursuivait donc ? Un instant, un seul instant, rendons-lui cette justice, elle soupçonna M. Vernier ; mais bientôt elle revint à un meilleur sentiment. Dans ce qui lui arrivait, elle entrevit la main de Sylvine. Après une demi-heure de marche, après avoir traversé, le front bien bas, la moitié de la ville, elle parvint enfin à la municipalité, et bientôt elle fut introduite dans une salle où siégeaient trois magistrats, revêtus de leur écharpe tricolore. Ils étaient assis autour d'une table couverte de papiers, et, dans un coin de la salle, s'élevait une statue de la Liberté, déesse terrible dans ces temps de révolution.

Un de ces hommes l'interrogea.

« Citoyenne, lui dit-il, c'est par ordre de la municipalité que vous êtes arrêtée. On vous accuse de vous être approprié des valeurs appartenant à la nation, valeurs que vous avez prises dans la maison dite de Beaufort. »

Marie, pâle comme la statue en face de laquelle elle se trouvait, hésitait à répondre. Une porte s'ouvrit derrière elle, et, au même instant, le président, élevant la parole, dit : « Venez, venez, citoyen municipal... » Marie tourna la tête, et elle vit M. Vernier qui, lui aussi, revêtu des insignes de ses fonctions, allait être un de ses juges. Alors le cœur de la malheureuse femme cessa de battre, et, sentant toute la honte de sa conduite, elle s'évanouit. Revenue à elle, grâce aux soins de M. Vernier, pressant contre sa poitrine ce trésor qu'elle ne pouvait dissimuler, elle réso-



lut d'être franche. Elle sortit la donation, et prouva, par elle, qu'elle pouvait se considérer comme possédant légitimement la cassette, qu'elle déposa sur le tribunal.

« Vous avez agi de bonne foi, citoyenne, fit le président, je veux bien le croire; mais la fin de la ci-devant Vineuil n'est pas légalement établie, et la loi porte, d'ailleurs, que tous les biens des conspirateurs seront confisqués. Pour que tout soit en règle, nous plaçons ces pierreries sous le séquestre, et remercions la citoyenne Sylvine des renseignements qu'elle a fournis à la justice... Pour vous... » Il hésitait...

« Pour vous, reprit M. Vernier, quoique vous ayez *mal agi et manqué de loyauté*, il vous est permis de continuer votre route, afin que vous puissiez, à Paris, retrouver la famille qui, dans la personne de votre frère, Claude Servan, a fourni un vaillant défenseur à la République. »

Marie s'inclina; le double sens des paroles de Vernier lui brisèrent le cœur. Elle sentit alors, et ce fut sa plus sévère punition, s'élever dans son cœur le sentiment de la faute qu'elle avait commise, et du bonheur qu'elle avait perdu. Chancelante, éperdue, elle sortit seule, et se sentit seule désormais dans la vie.

Voici ce qui était arrivé et ce qui avait amené les événements douloureux que nous venons de retracer. Sylvine, dès qu'elle avait eu la liberté de tout faire, s'était précipitée dans le bûcher, et bientôt la terre, fraîchement remuée, lui avait appris la vérité. Exaspérée, furieuse, elle s'était précipitée à la municipalité, et sa dénonciation, quelque vague qu'elle dût être, avait amené l'arrestation si rapide de M<sup>lle</sup> Servan.

. . . . .  
Bien des années s'étaient écoulées. Dans une de nos grandes villes, on annonça le passage d'un conseiller d'Etat que l'empereur Napoléon I<sup>er</sup> avait envoyé pour examiner l'état des établissements publics; et bientôt ce haut fonctionnaire entra dans l'Hôtel-Dieu. Il avait déjà parcouru plusieurs salles et félicité les sœurs des soins pieux qu'elles donnaient aux pauvres malades, lorsque tout à coup l'une d'elles, levant les yeux, poussa un cri et tomba évanouie... C'était M<sup>lle</sup> Servan... M. Vernier ne l'avait pas même reconnue...

M. DE LA REYNIE.



MAGASIN

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10<sup>me</sup> ANNÉE.

LETTRE XII.

A BLANCHE.

Septembre 1854.

Je suis assez embarrassée de remplir ma mission ce mois-ci, pour ce qui regarde nos modes. Nous sommes arrivées à une époque de transition qui défend aux femmes raisonnables de faire de nombreuses acquisitions. On ne connaît guère les nouveautés que quelques jours avant la Toussaint, et celles de l'été ne peuvent convenir lorsque les arbres se dépouillent de leurs feuilles, et que l'on commence à sentir le prix d'un feu pétillant. Les dames qui habitent la province se pressent souvent un peu trop de faire leurs commandes à Paris, à la grande satisfaction des marchands, désireux d'écouler, le plus vite possible, les confections qui leur sont restées d'une année à l'autre. Je ne prétends pas dire que ces objets sont ridicules, car, depuis vingt ans, le mot *provinciale* n'a plus la même signification, et les femmes sont aussi jolies, aussi élégantes dans les petites villes qu'à Paris même; mais tel bon goût que l'on puisse avoir, il est impossible de deviner ce qui se portera l'hiver prochain, et l'on peut éprouver des regrets de telle ou telle emplette. Par économie, je conseille d'acheter les modèles les plus nouveaux; de cette façon, pendant deux ans au moins, un mantelet peut être montré sans craindre le ridicule. Quelques magasins, à Paris, ont seuls le privilège de vendre à une société d'élite; leurs modèles sont leur propriété, ils ne sont pas exposés aux regards des promeneurs, et, pendant une saison, ils ne *se promènent qu'en voiture*, si je puis m'exprimer ainsi. Lorsqu'on les voit dans les rues, ils ne sont déjà plus nouveaux. Voici les renseignements que tu me demandais, ma chère Blanche; c'est pourquoi je te conseille de te servir d'une pelisse, si tu en as une, ou si tu désires en confectionner une avec quelque étoffe mise de côté, ce vêtement étant encore de mode; mais n'en achète pas une nouvelle, le règne de ce vêtement est à peu près passé. Je t'enverrai, en octobre, le patron de confection que tu réclames, il sera tout nouveau, et tu m'en complimenteras, j'en suis certaine, comme de tous ceux que tu as reçus jusqu'à ce jour. Dans le siècle dernier, il est reconnu qu'une mar-



quise ne devait pas savoir l'orthographe, aussi une châtelaine du temps de Louis XV, demeurant à cent cinquante lieues de Paris, demanda-t-elle à une de ses parentes de lui envoyer deux douzaines de bonnets piqués; celle-ci lui envoya vingt-quatre *bonnes piques*, car c'était ainsi que la demande était écrite. On raconte aussi que la femme d'un riche négociant français écrivit en Amérique au correspondant de son mari, pour le prier de lui acheter 1 ou 2 singes; mais comme elle avait écrit *ou* par un *o* simple, le correspondant, après bien des peines, lui fit parvenir 102 singes.

Voilà, certes, deux dames peu lettrées; cependant on pourrait les consoler de leur ignorance, en leur montrant le tour de force qu'accomplit un courtisan de la cour de Louis XV, qui réussit à écrire le mot *obstacle* avec vingt-trois lettres. *Hauts-beus-seut-thaquelent*.

Mon intention n'étant pas de te donner un modèle de cacographie, les lettres que tu m'adresses étant toutes fort bien écrites, j'arrive à la question des promesses, question très-importante, que j'agite très-volontiers, parce que chaque année ces promesses sont plus magnifiques, et que tu ne peux que te louer de l'exactitude avec laquelle tous mes engagements sont remplis. Voici la liste, je te prie de comparer avec les années précédentes, tu verras que ton journal s'enrichit de deux albums de plus et d'un côté de feuille d'ouvrages.

1° 12 feuilles contenant plus de 1200 dessins de broderie, patrons de grandeur naturelle, ouvrages à l'aiguille, filet, crochet, tricot, etc.

2° 2 sépias *fac-simile*.

3° 2 aquarelles.

4° 2 gravures sur acier.

5° 6 belles planches de tapisseries coloriées.

6° 1 planche d'objets en or pour bourses, etc.

7° 14 gravures de modes.

8° 1 planche de filet, crochet en couleur bleue. Cette planche aura *cette année* deux côtés. *Progrès nouveau*.

9° 11 rébus illustrés.

10° 9 albums de musique. Ces albums contiendront un opéra, dont la musique est de Clapisson et le poème de M. Emile Deschamps, poète de talent et de goût. La question d'argent ne nous a pas arrêtés cette année pour offrir aux abonnées du *Magasin* un opéra inédit, une petite merveille qui pourra être chantée par des jeunes filles, pour une fête soit de famille, ou de maîtresse de pension. Cette musique, étant d'un maître connu, peut servir comme étude aux personnes qui ne chanteront que des



morceaux séparés. De plus, les autres compositions, telles que romances, quadrilles, mazurkas, seront, comme les années précédentes, signées par des auteurs de grande réputation.

Je ne vois pas, je le répète, grande nécessité à t'occuper des modes présentes, et, cependant, il est impossible de ne pas parler des manches, qui s'éloignent de plus en plus du genre *pagode*. Les grandes couturières en font beaucoup en bouillonné simple ou double, terminé par un haut volant et aussi en entonnoir; cette manche est composée d'un ou deux petits jockeys superposés, sous lesquels se rattache un grand volant coupé en biais. Du reste, je ne saurais encore affirmer quelles seront les manches de l'hiver.

Nous avons le bon esprit, nous autres femmes du dix-neuvième siècle, de nous coiffer, de nous habiller selon notre taille et notre figure. Une femme jeune et élancée portera des manches bouffantes et des bretelles (car cette dernière mode est accueillie avec grand succès), ce qui est défendu aux femmes dont l'embonpoint se prononce par trop. Quant à nos jupes, elles conserveront encore la même ampleur pendant longtemps. Nous sommes encore loin, pourtant, loin de ces fameux paniers dont on parle tant dans tous les articles de modes; et nos ornements, que nous trouvons si coûteux, ne peuvent rivaliser avec les magnificences du temps de Louis XV. Pour t'en faire juge, je te donne la description de la toilette d'une actrice, qui débutait dans le rôle d'une princesse fiancée au roi de Sparte; tu verras comment on affublait une Grecque au dix-huitième siècle, et cependant, d'après les mémoires du temps, cette chanteuse était *costumée à ravir*.

Elle avait sur un panier de cinq aunes et demie de tour une jupe de gaze d'argent, garnie de bouillons de gaze d'or et de crêpe rose, brodé de jais bleu et semé de bouquets de roses; la robe, en gros de Tours rose, garnie de guirlandes de roses, attachées par des écharpes de toile d'argent frangée, traînait de six aunes sur le théâtre; elle était terminée par une riche broderie en argent, entremêlée de roses blanches en jais; les manches, demi-courtes, drapées comme le bas et relevées, et attachées par des boutons de diamants, laissaient voir l'étoffe semblable à celle de la jupe, qui venait presque au poignet, où la serrait un bracelet de rubis et de diamants; une ceinture de strass et de rubis ceignait la taille, au-dessus du panier. Maintenant, pour terminer cette toilette, voici la coiffure que le fameux perruquier Hérain avait baptisée du nom de *grecque*: c'était un crêpe volumineux, en forme de pyramide renversée (il me semble alors que le nom d'égyptienne eût été préférable), autour duquel courait alternativement une rangée de roses, de chatons et de gaze d'argent; sur le haut une cou-



ronne fermée, et par derrière tombait, jusqu'à l'extrémité de la robe, un immense voile à *vapeur* d'argent (gaze très-légère), semé d'une pluie de paillettes d'or; enfin, du côté gauche de cette coiffure si délicieuse et de si bon goût, coiffure qui fit le sujet de toutes les conversations du lendemain, s'élevait un énorme panache rose et blanc, surmonté d'un héron démesuré. Pour compléter la parure, les bas de soie blancs étaient à coin rose et argent, les souliers pareils étaient montés sur des talons ayant au moins trois pouces de hauteur. J'ai trouvé cette description curieuse et j'en ai tiré la conclusion que notre siècle, sinon plus spirituel que le dernier, avait plus de bon sens. J'admets un moment que Lycurgue, ce sévère Spartiate, eût pu assister aux débuts de la chanteuse, il n'eût pas reconnu dans cette poupée fardée, fleurie, poudrée, enrubannée, une princesse de Lacédémone.

Les bretelles, cette mode renouvelée aussi du dernier siècle, obtient un grand succès sur toute espèce de robe, soit en ruban, soit en dentelle. Cette mode ne sied qu'aux jeunes filles et aux toutes jeunes femmes. Les revers, comme tu le verras sur la gravure de ce mois, vont reparaître cet automne.

Les toilettes de deux couleurs ont un vrai succès, mais je les trouve par trop originales. Avec un canezou blanc, une jeune fille peut porter une jupe de mousseline bleue ou rose, garnie de volants alternés roses et blancs, ou bleus et blancs. Les volants bleus ou roses sont festonnés en blanc, les volants blancs en rose ou en bleu.

Pour garniture de robe en soie claire on emploie beaucoup la mousse en soie claire, les effilés simples ou à glands.

Les cols sont grands; l'hiver verra reparaître les cols cavaliers, que la chaleur a relégués dans les armoires. Outre les jupons que je t'ai déjà décrits, on en fait composés de plusieurs entre-deux de valenciennes, séparés par de la broderie au plumetis; d'autres ont deux ou trois rangées de bouquets détachés, soit au plumetis, soit en guipure, ou bien une riche bordure en lacet décrivant des dessins à effets, soit arabesques, soit gothiques, entremêlés de brides formant jour dans toutes les sinuosités du lacet.

Avec les manches ouvertes, les femmes qui tiennent à une réputation d'élégance ne portent que des gants à deux boutons, comme les gants de bal.

Les capotes de dentelle noire, ornées de ruban bleu, violet, marron ou rose de Chine; ces capotes remplacent la paille et permettent d'attendre la Toussaint pour faire un nouveau choix.

Les corsages froncés et décolletés à la Vierge sont en grande faveur, en ce moment, pour toilette de campagne ou dîner en ville. Le fichu Marie-



Antoinette, croisant sur la poitrine et venant se nouer derrière, accompagne gracieusement cette robe de jeune fille.

La coupe des chapeaux d'hiver sera, dit-on, plus *encadrante* que celle de cet été.

Je t'envoie une charmante gravure de robe de soirée. On peut renouveler une robe de soie blanche en cousant ainsi à plat des rubans sur les volants. Le corsage est à revers, ouvert sur la poitrine et retenu par des bandellettes de ruban.

Voici le peu de renseignements que je puis te donner aujourd'hui; en compensation, je te fais de superbes promesses qui, comme toutes celles que je t'ai faites depuis dix ans, se trouveront réalisées au delà de tes espérances.

Adieu, mon cœur et mes vœux sont avec toi.

C. G.

## OUVRAGES DIVERS.



### Garniture à plis creux simples et doubles.

Aujourd'hui que les confections, les jupes, les robes d'enfant se montent à plis creux, nous croyons être utile à nos abonnées en leur donnant l'explication de ce plissé, qui, lorsqu'on le fait sur une bande étroite de ruban, d'étoffe ou de tulle, prend le nom de *ruche* et sert de garniture.

Vous appliquez au commencement du ruban le pouce et l'index de la main droite, et passez sous la bande, entre ces deux doigts, le doigt du milieu de la main gauche. Vous relevez ce doigt plus ou moins, selon la grosseur des plis que vous voulez obtenir; puis, tenant toujours le pli entre les doigts de la main droite, vous en sortez le doigt gauche et l'appliquez perpendiculairement sur le milieu du pli, en ôtant en même temps les doigts de la main droite; vous remplacez alors le bout du troisième doigt gauche par un point devant, puis vous allez tout à côté ou un peu plus loin, selon la destination de votre ruche, recommencer un nouveau pli, jusqu'au bout de la bande, en cousant toujours à points devant, de manière à ce que les plis puissent un peu se rapprocher ou s'étendre. La *ruche* ainsi obtenue se coud à plat.

Lorsque la ruche, au lieu d'être cousue au milieu, est cousue des deux côtés, près des lisières du ruban, cela s'appelle un plissé à la vieille, le pli creux reste alors plat dans le milieu et ne relève que de chaque côté des lisières.

#### *Pli creux double.*

Le pli creux double consiste en deux plis creux l'un sur l'autre. Pour en donner l'idée, il est nécessaire de dire que l'on fait souvent le pli creux en pliant la bande à droite, puis à gauche, de manière que ces deux plis produisent l'effet de celui que je viens de décrire. Avec cette première méthode, on est plus assuré de la régularité des plis; la seconde est indispensable pour le pli creux double, parce que c'est en formant deux plis l'un sur l'autre, et de même à droite, qu'on peut le faire. Quant aux plis creux contrariés, ils se font d'abord sur l'un des bords comme pour une jupe, et non au milieu de la bande comme pour les ruches; puis, au bord du côté opposé, on fait de nouveaux plis creux dans l'intervalle des premiers, ce



qui produit une opposition de plis très-agréable. Les plis creux contrariés ne peuvent se faire que sur de l'étoffe qui ne se blanchit pas, parce qu'il est impossible de les repasser. Les doubles plis creux font des grosses ruches pour le même objet.



## FANTAISIE D'AMEUBLEMENT.

### Cache-foyer sur velours, drap ou satin (n° 3).

Cette nouveauté obtient une grande faveur; c'est une sorte de petit paravent à trois feuilles de largeur égale, et dont l'ensemble, n° 3, donnera une idée précise; il se fait en velours, drap, casimir ou satin, de la couleur que l'on préfère; quelques personnes l'assortissent aux meubles de l'appartement, mais cela n'a rien d'obligatoire.

Ce cache-foyer se brode en soutache et chaînette; les fleurs se font au point de chaînette et se remplissent, si on le veut, par un point de fantaisie; les feuillages se font en soutache verte de deux nuances. Pour les fleurs, le jaune or, le ponceau, le grénat sont de très-bon effet sur un fond de couleur foncé; les terrains se font en couleur bois: le n° 1 et le n° 2 forment, en faisant assortir les deux doubles lettres A et B, une des feuilles du cache-foyer dans sa dimension précise; les trois feuilles sont semblables. Tous les dessins du journal, du même genre, peuvent servir pour cet objet. M<sup>me</sup> Helbronner se charge de le faire monter. Ce petit meuble est de bon goût et remplace, avec une grande supériorité, tout ce qui s'est fait en ce genre jusqu'à ce jour.



## TRICOT.

### Petite manche d'enfant, au tricot, façon de Berlin (n° 16).

La gravure donnera une idée parfaite de cette jolie manche; elle indique les endroits qui devront être rétrécis et les proportions qu'il sera nécessaire de garder dans le travail; avec une indication, le tricot est fort simple et très-facile à exécuter.

Pour le fond ou entier de la manche on commencera ainsi :

† 1 maille sans la tricoter.

1 tricotée.

1 jetée à l'endroit.

2 mailles prises ensemble (ou rétrécies).

1 tricotée.

1 jetée.

2 mailles ensemble.

1 tricotée.

1 jetée. Toujours ainsi jusqu'au bout de la rangée.

On fera ainsi deux rangs absolument semblables, puis un rang tricoté uni, et l'on recommencera, ainsi que nous l'avons expliqué, au signe †.

L'on fera ainsi autant de rangées qu'il paraîtra convenable de le faire avant de commencer les jours de la broderie. Pour former ces jours, on commencera ainsi :

1 maille sans la tricoter.

1 tricotée.

2 jetées (c'est-à-dire jeter deux fois le fil sur l'aiguille).

2 mailles prises ensemble (ou rétrécies).

Recommencer.

1 tricotée unie.

2 jetées.

2 mailles ensemble.

1 tricotée, 2 jetées, 2 mailles ensemble, toujours de même. 2 rangées semblables. Puis un rang tricoté uni.

On fera ainsi autant de rangées à jour qu'on le voudra, et l'on réglera la manche sur l'âge et la grandeur de l'enfant. Cette petite manche se fait en fil ou coton d'Écosse, plus il est fin, plus le tricot est joli. L'ensemble est dessiné au n° 17.





**Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie et patrons.**

- |  |  |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Dessin chinois très-riche, pour jupon, broderie au point de Venise ou broderie anglaise, feston point de rose.</li> <li>2. Col mousquetaire, nouveauté, perles, pois et muguet, broderie au plumetis, perles et pois pleins, feston point de rose.</li> <li>3. Bande assortie pour les manches.</li> <li>4. Col grand mousquetaire, véritable imitation de dentelle, il se brode en application; ce joli dessin, tout à fait nouveau, est rempli de points à jours et petites brides indiquées.</li> <li>5. Bande assortie au col n° 4 pour manches; nous avons pu juger de l'effet de cette charmante parure et nous pouvons affirmer n'avoir rien vu de plus joli, même en dentelle la plus riche. Ce dessin est tiré</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>d'une des meilleures fabriques françaises.</li> <li>6. Entre-deux assorti aux n°s 4 et 5, application, <i>idem</i>.</li> <li>7. <i>Caroline</i>. Lettres gothiques au point de Venise.</li> <li>8. <i>Joséphine</i>. Plumetis fleuri.</li> <li>9. <i>J. A. R.</i> Plumetis.</li> <li>10. <i>J. S.</i> Plumetis.</li> <li>11. <i>N. D.</i> Feston.</li> <li>12. <i>A. G.</i> Lettres moyen âge.</li> <li>13. <i>L. P.</i></li> <li>14. <i>A. V. S.</i> Plumetis orné.</li> <li>15. <i>C. D.</i> Plumetis.</li> <li>16. Manche tricotée, façon de Berlin, pour enfant (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>17. L'ensemble de la manche (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> </ol> |
|--|--|

**Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie et patrons.**

- |   |  |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. et 2. Fantaisie d'ameublement, cache-foyer; le n° 1 est le dessin dans ses proportions, le n° 2 est un morceau qui doit s'y rapporter pour former la hauteur du cache-foyer, broderie-chainette et soutache (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>3. L'ensemble du cache-foyer (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>4. Entre-deux plumetis, assorti au col et</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>aux manches des n°s 2 et 3 de la première planche.</li> <li>5. <i>E. C.</i> Grandes lettres gothiques fleuries, couronne de fantaisie, lis, pois, feuillage.</li> <li>6. Écusson indien, perles et myosotis avec les initiales H. C.</li> <li>7. <i>F. S.</i> Plumetis fleuri.</li> </ol> |
|---|--|

**Explication de la gravure de modes.**

**TOILETTE DE PROMENADE.** Robe de taffetas, corsage plat et boutonné, à revers et à basques, manches entonnoir. Jupe ornée de quatre volants, garnie d'un effilé ainsi que les manches, les basques et les revers. Col et manches brodés au plumetis. Chapeau de paille d'Italie, orné de plumes.

**TOILETTE DE VILLE.** Robe montante, à basques garnies de petites ruches de ruban. Manches plissées, à partir du coude, sous-manches fermées au poignet. Col point de Venise. Chapeau de paille de fantaisie.

**TOILETTE DE SOIRÉE.** Corsage busqué à revers, orné de ruban et de bandelettes. Chemisette plissée à petites manches. Jupe à quatre volants, à disposition. Coiffure en bandeaux avec traverses et bouclettes de velours. Bracelets de velours.

**Explication du Rébus du mois d'Août.**

L'enfant montre une figure douce et un air touchant, afin que l'on s'intéresse à sa faiblesse et s'empresse à le secourir.



JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.





*Frais Gourouze*

*Imp. Delamain et Sarasin, 10, rue de la Harpe, Paris*

*J. Desjardins, 25, rue de la Harpe, Paris*

## MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 2 sépias, 7 albums de musique, 2 gravures sur acier, 14 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle, petits patrons ouvrages à laiguille, filet, tricot, crochet ouvrages nouveaux, rébus illustrés, planche crochet couleur bleue, planche ouvrages de fantaisie en argent.



La Linbo  
Haydn, 1  
Cimaros

Moyen d  
server  
Moyen  
vert-d  
Procédé  
Pour rec  
Moyen p  
Colle trè  
Recette  
Contre l

L'origine  
rois, 1  
Christine  
Mahmou  
Venise.  
Richard  
Philippe  
Saint-Pé  
Le bon r

Chasse  
lier.  
Le Blé, 1  
Les Epos  
La Vign  
La Victo  
veux.

Des alim

Le Caou  
veux.

Klopstoc  
Chapelai  
Clémenc  
M<sup>me</sup> des  
Lucain.  
Florian.  
Fontenel

En voyan  
Mort de



## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME DE L'ANNÉE 1853-1854.

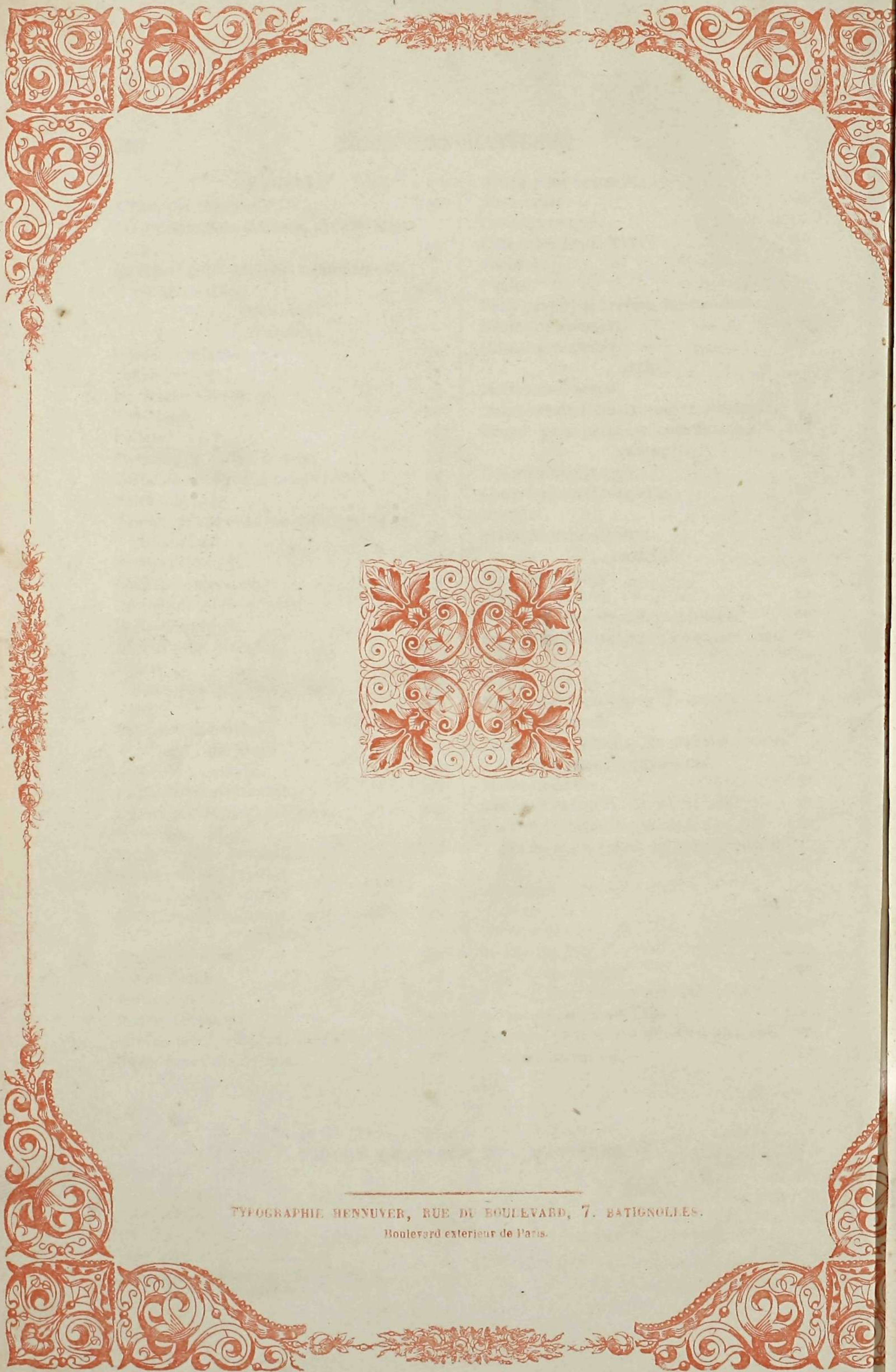
<b>BEAUX-ARTS.</b>		Charles - Quint devant le couvent de Saint-Just, par le comte Platen.	113
La Lithographie, par M <sup>me</sup> Désiré Martin.	8	L'amitié des chiens, par Krillof.	136
Haydn, par Charles Barbara.	97	Le droit domestique, par Uhland.	168
Cimarosa, par Charles Barbara.	193	Le vieux gondolier, par le comte de Platen.	238
<b>ÉCONOMIE DOMESTIQUE.</b>		Le Cheval et l'Ecureuil, par Iriarte.	298
Moyen de teindre la mousse pour la con- server.	88	Image de Naples, par le comte Platen.	
Moyen de reconnaître la présence du vert-de-gris dans les cornichons.	123	<b>MODES.</b>	
Procédé pour décalquer.	155	Petit Courrier des Demoiselles.	23, 52, 85, 118, 150, 186, 216, 219, 280, 313, 345, 372.
Pour reconnaître les bons champignons.	155	<b>MOEURS ET COUTUMES.</b>	
Moyen pour recoller le verre.	188	Journal de voyage d'une jeune fille, par M <sup>lle</sup> E. Henriot.	13, 43, 74
Colle très-blanche pour le papier.	188	Le dégel en Russie, par Dupré de Saint- Maur.	331
Recette contre le hâle.	317	Les Bohémiens, par M <sup>me</sup> Surville.	358
Contre les piqûres des insectes.	349	<b>MORALE.</b>	
<b>HISTOIRE.</b>		De la prétendue indulgence du monde, par M <sup>me</sup> de Watteville.	33
L'origine des gardes-du-corps de nos rois, par Aug. Thierry.	36	De l'Economie, par M <sup>me</sup> de Watteville.	129
Christine, par M <sup>lle</sup> Thiriat.	104	De la Raillerie, par M <sup>me</sup> de Watteville.	257
Mahmoud I <sup>er</sup> .	161	A propos d'un proverbe.	353
Venise.	236	<b>OPÉRA.</b>	
Richard Warwick.	259	Frère et Sœur, opéra-comique en un acte, par E. Plouvier.	17
Philippe IV.	296	<b>POÉSIE.</b>	
Saint-Pétersbourg.	326	L'Ange du pardon, par Ant. Delatour.	16
Le bon roi René.	355	Les deux petites Filles et les deux Pommes, par M <sup>lle</sup> Adèle Caldelar.	205
<b>HISTOIRE NATURELLE.</b>		La Cage et les Oiseaux, par M <sup>lle</sup> J. Rodier.	235
Chasse de l'hippopotame, par P. Gro- lier.	37	Le Passé, par L. Halévy.	297
Le Blé, par M <sup>me</sup> L. Leneveux.	162	La Châtaigne et son Ecorce, par Marc Constantin.	331
Les Eponges, par E. P.	232	La Source et la Cascade, par Krillof.	357
La Vigne et le Vin, par C. M.	262, 321	<b>PROVERBES.</b>	
La Victoria Regia, par M <sup>me</sup> L. Lene- veux.	302	Blanche de Césanne, par A. Dupenty.	242
<b>HYGIÈNE.</b>		<b>RÉCRÉATIONS.</b>	
Des aliments.	200, 225	Le Sauvetage, par T. Gersant.	47
<b>INDUSTRIE.</b>		Les Proscrits, par M <sup>lle</sup> Félicie Benard.	82, 114
Le Caoutchouc, par M <sup>me</sup> Louise Lene- veux.	70	Le Pilote Moralès, par M <sup>me</sup> E. Foa.	144, 175
<b>LITTÉRATURE.</b>		La Modiste de la Reine, par C. Lamar- tinière.	180, 207
Klopstock, par A.-L. Ravergie.	1	Le Coucou indicateur, par Grolier.	213, 239
Chapelain.	65	Marietta Robusti, par Paul de Musset.	270, 306, 336
Clémence Isaure, par C. Lamartinière.	105	M <sup>lle</sup> Servan, par de la Reynie,	342, 365
M <sup>me</sup> des Houllières.	131		
Lucain.	203		
Florian.	228		
Fontenelle, par A. R.	267, 289		
<b>LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.</b>			
En voyant un lièvre blessé, par Burns.	15		
Mort de la poésie, par Karl Simrock.	42		



<b>VARIÉTÉS.</b>			
L'Eau, par Gustave P.	139	Bande pour bretelles.	61
Les traditions du Caucase, par M <sup>me</sup> Martin.	169	Sac à tabac.	61
Quelques notes sur nos ameublements, par Marie d'Izy.	299	Calotte grecque.	61
<b>OUVRAGES.</b>		Châtelaine Louis XIV.	62
<i>Fantaisie.</i>		Porte-or.	62
Rose à la minute.	27	Panier.	62
Coffre parisien.	28	Petit panier mauresque sur bourdon.	156
Nécessaire de voyage.	57	Dessus de tabouret.	190
Vide-poche.	57	Calotte grecque.	317
Calotte.	57	<b>FILET.</b>	
Corbeille de boîte à boston.	58	Dessus de fauteuil.	28
Corbeille ronde de la même boîte.	58	Garniture de rideaux, couvre-pieds, etc.	89
Boîte à boston.	59	Bourse pour première communion.	220
Cordon de sonnette en fruits et fleurs artificiels.	59	<b>TRICOT.</b>	
Coiffure Clissold.	88	Dentelle mauresque.	90
Bonnet de spectacle.	89	Couvre-pieds Méhémet.	189
Dessous de lampe oriental.	123	Bracelet.	284
Porte-allumettes.	124	Petite manche d'enfant.	377
Bourse pour quêter.	156	<b>PATRONS.</b>	
Pale.	157	Chemise habillée.	29
Coussin quadrille en tapisserie.	190	Manteau lutécien.	29
Pale.	220	Corsage à basques non rapportées.	59
Bobèches en perles.	221	Pardessus d'enfant de trois à quatre ans.	59
Application sur verre.	253	Capote.	60
Corbeille à ouvrage.	254	Bonnet de nuit.	91
Fantaisie pour manches.	285	Robe de chambre pour enfant de trois à quatre ans.	92
Réparation de vieux tableaux.	285	Corsage de dessous, en flanelle, pour enfant de deux à quatre ans.	92
Corbeille à fruits.	318	Manteau de lit.	92
Tapis de table au passé.	350	Bonnet d'enfant de six à huit ans.	93
Porte-monnaie oriental.	350	Guêtres d'enfant de quatre à sept ans.	125
Cache-foyer sur velours.	377	Pantalon pour enfant de trois à quatre ans.	125
Garniture à plis creux pour robe, mantelet.	377	Capuchon pour sortie de bal.	125
<b>CROCHET.</b>		Camisole de nuit.	157
Carnier en ficelle.	28	Manche bouillonnée.	158
Sac de Berlin.	28	Bonnet de nuit.	158
Boîte orientale.	29	Mantelet printanier.	220
Bourse parachute.	57	Corsage avec berthe pèlerine pour enfant de huit à neuf ans.	254
Couvre-pieds, rideaux, aube.	60	Mantelet pour enfant de sept à neuf ans.	286
Porte-cigare mauresque.	60	Chemise marquise.	349

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.  
Boulevard extérieur de Paris.